

Où va la jeunesse québécoise?

Cet article s'inspire de la conférence qu'a prononcée Moncef Guitouni lors du dîner bénéficiaire de la Société de recherche en orientation humaine. Rappelons que déjà dans les années 70, la SROH avait tenu un colloque portant sur ce thème : *Où va la jeunesse québécoise?*

Où va la jeunesse dans un monde où la mondialisation s'implante partout en faisant fi des appartenances nationales, familiales et sociales, et en dédaignant l'éthique, la morale et même l'équilibre de l'être humain ? C'est sous l'angle de la liberté que s'effectue ce virage, justifiant les actions d'un certain nombre de personnes et d'institutions. Mais de quelle liberté s'agit-il ? Est-ce la liberté d'expression, celle du commerce, l'ouverture des frontières à tous les produits, surtout ceux de l'Occident,

ou la liberté d'exploiter les pays du Sud ? Permet-on la libre circulation à tous les êtres humains, même à ceux que les pays occidentaux jugent indésirables au nom d'une certaine sécurité nationale, sanitaire ou autre ? Le sens du mot liberté est galvaudé au gré des intérêts et des besoins.

Bien qu'on les ait abrutis par la consommation et entraînés à devenir égoïstes, individualistes et désintéressés de la chose publique, les jeunes savent qu'ils ont un avenir à bâtir.



Lorsqu'on veut maîtriser un peuple, lorsqu'on veut corriger des jeunes, le mot liberté change de sens et se transforme en sécurité. Ainsi, au nom de la sécurité, on se permet de bafouer la liberté, de bafouer la démocratie et d'ignorer les droits les plus élémentaires de l'être humain. Dernièrement lors du sommet de la Zone de libre-échange des Amériques (ZLÉA) à Québec, au nom de la sécurité, on a érigé, dans un pays pourtant libre, un genre de forteresse pour refouler ceux qui voulaient protester, tout autant les injustement traités, les jeunes que les idéalistes. Ces gens devraient pourtant avoir droit de parole dans un contexte où on prépare l'avenir. De telles situations me laissent perplexe.

Les jeunes ne sont ni niais, ni imbéciles. Bien qu'on les ait abrutis par la consommation et entraînés à devenir des êtres égoïstes, individualistes et désintéressés de la chose publique, ils savent qu'ils ont un avenir à bâtir. Expriment-ils trop souvent leur désarroi par des gestes de désespoir ou des actes que les adultes jugent irrespectueux ou même dangereux ?



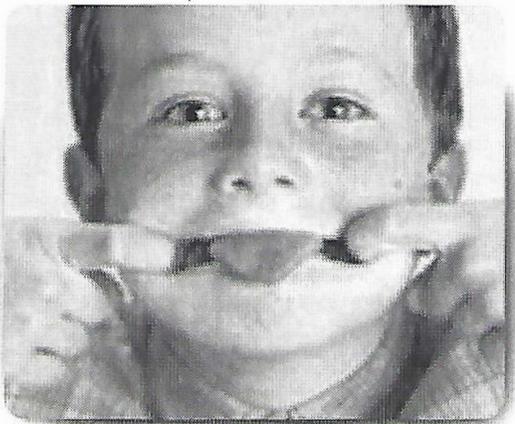
par
Moncef Guitouni
Psychosociologue
et PDG
Centre de psychologie préventive
et de développement humain

Pourtant le vrai message qui se cache derrière leurs gestes est une question sur l'avenir qu'ils posent aux adultes. Mais ils ne doivent pas être les seuls à y réfléchir, les adultes doivent faire leur part tout en considérant le contexte de mondialisation qui nous envahit de plus en plus.

Nous les aimons et nous voulons leur bien, mais en même temps, ils nous dérangent.



Ce phénomène nous rappelle, sous certaines facettes, les grandes civilisations du passé: Rome, Athènes, la Chine, l'Andalousie. Ces civilisations ont dominé le monde, imposé leurs lois, leur langue, leurs coutumes, leurs habitudes et leur commerce. Puis elles ont fini dans les dédales de l'oubli parce qu'elles ont abusé, agressé ou détruit en cours de route. Si les premiers bâtisseurs de la pensée humanitaire croyaient à l'unification, ils n'ont jamais pensé que des intrus, des profiteurs et des opportunistes détourneraient, à travers les siècles, ce qu'ils avaient mis en évidence et détruiraient des objectifs nobles pour satisfaire leurs intérêts.



Parler de mondialisation lorsqu'on s'intéresse à la jeunesse, ce n'est pas sortir du sujet. En réalité, la mondialisation concerne aussi la jeunesse, car elle est aujourd'hui l'environnement par excellence des jeunes qui la subissent et qui y adhèrent en grand nombre. Par l'Internet, le cinéma et la télévision, elle leur donne la chance de découvrir et de connaître le monde des autres, de rentrer en contact et de communiquer avec eux. Mais y a-t-il vraiment dialogue quand on regarde des lignes ou des images défiler sur un écran? Ces médias véhiculent peu d'émotions ou de sentiments. Même si celui qui envoie le message a des sentiments et vit des émotions, celui qui les reçoit ne peut, à travers l'écran, les capter puisqu'il n'y a pas de contact direct. Si, un jour, la communication devient plus directe par l'utilisation de la voix et de l'image, il sera encore difficile pour les jeunes de capter les émotions réelles et de faire la différence entre ce qui est vrai ou faux, entre ce qui est sincère ou pas. Les jeunes ne sont pas formés à déceler ou à percevoir les émotions. Pourtant ces éléments agissent sur leur comportement, leurs attitudes, leurs relations et leurs amours.

La jeunesse n'est pas fautive de ce qu'elle ressent, mais elle est responsable des gestes qu'elle pose.



Goleman met en évidence
«deux éléments de base que sont le traumatisme et la défaillance. La défaillance s'explique par les ratés du

système biologique. Ainsi, lorsque le cerveau est atteint, il va de soi que le contrôle des émotions soit affecté et même qu'il n'existe plus. Lorsqu'une personne est en état de choc parce qu'elle a vécu une situation traumatisante, il est normal qu'elle ait de la difficulté à saisir, à comprendre ou à prendre des décisions.»¹

Nos jeunes, aujourd'hui, sont un peu en état de choc. Pourquoi? Nous les avons pourtant désirés, nous les aimons et nous voulons leur bien, mais en même temps, ils nous dérangent. Nous avons peur d'eux, nous craignons leur violence ou leur agression. Nous avons parfois peur de leur existence. Plusieurs parents parlent de leurs enfants comme s'ils étaient leurs ennemis et certains enfants font de même pour leurs parents. Chaque semaine, les médias rapportent le cas de jeunes qui ont posé des gestes répréhensibles et soulèvent la question de leur équilibre, de leurs objectifs et de leur intérêt. Pourtant ces jeunes constituent l'avenir de notre société, ils sont la sécurité de notre vie future. Si nous leur offrons une vie stable et intéressante, ils n'auront pas à se venger de nous ou à nous rejeter. Ils ne trouveront pas leurs parents trop lourds à supporter parce qu'ils en auront gardé un souvenir affectif. Mais aurons-nous un jour cette chance de voir nos enfants nous aimer sans le souvenir négatif d'un parent frustrant ou absent?

La jeunesse n'est pas fautive de ce qu'elle ressent, mais elle est responsable des gestes qu'elle pose. Cependant entre le faire et le vivre, il y a un vide. Il y a dans l'historique du jeune une évolution de l'action subie jusqu'à la réaction. Et cette évolution, c'est la définition et l'in-

interprétation des gestes ou des modes de vie vécus qui amènent le jeune à une conclusion et lui font poser tel ou tel acte. Mais qui est à l'origine de cette conclusion? Il est trop facile de dire que les parents sont responsables d'une vie désagréable, d'un manque d'affectivité, de disponibilité, de relation d'amour et de compréhension, ou encore d'affirmer qu'ils sont de mauvais modèles. Qui a mis en évidence ces données pour créer dans l'enfant ce sentiment d'injustice et en même temps pour l'autoriser à haïr ceux qui lui ont donné la vie et même vouloir leur faire du mal? Il y a un certain pouvoir dans notre environnement social qui s'attaque volontairement à la base du groupe qu'est la famille, surtout les parents.

Il est important ici d'ouvrir une parenthèse. Depuis les années 1970, les scientifiques, psychologues, sociologues, travailleurs sociaux, professeurs ou médecins, se sont unis pour réfléchir sur le sens humain et surtout sur le sens de l'éducation des parents. On a cloué au pilori père et mère les accusant d'un manque d'amour, d'un manque de présence et d'autorité aveugle. Après la Seconde guerre mondiale, le Dr Spock n'a cessé de clamer qu'il fallait laisser vivre les jeunes et les laisser faire. On accuse maintenant les parents de tous les torts alors qu'ils n'ont fait que suivre les conseils des experts. Et comme nous ne sommes plus en mesure de contrôler les jeunes, au nom de la sécurité, nous leur imposons des lois qui feront de leur vie une prison.

Le Québec se vante d'avoir des politiques pour la famille. Pourtant, au-delà du volet financier, ces politiques font peu pour aider les parents à éduquer leurs enfants de manière responsable. Elles n'offrent guère de moyens permettant à la mère d'assumer son rôle malgré un travail à l'extérieur. Il n'y a pas de pro-

grammes de soutien aux parents qui vivent des difficultés avec leurs enfants ni de mesures de responsabilisation de l'enfant lorsqu'il est en état de crise. La société accuse les parents et les oblige à assumer tous les torts. Elle s'en lave les mains.

**Lorsqu'une
jeunesse grandit
dans un
environnement
où personne ne
veut s'engager à
long terme, elle
vit l'instabilité et
l'insécurité.**



La famille est reléguée au second plan au profit du droit de l'individu. Parler de famille, c'est aussi parler de groupe, et quand on parle de groupe, il faut penser à limiter le droit des personnes, c'est-à-dire s'attaquer à des changements de lois. Personne n'ose s'y aventurer parce que cela exigerait de refaire nos devoirs et d'admettre nos erreurs. Aujourd'hui, ni nos dirigeants ni ceux qui parlent au nom de la famille n'ont le courage de dénoncer cette situation qui fait de nos enfants des êtres laissés à eux-mêmes.

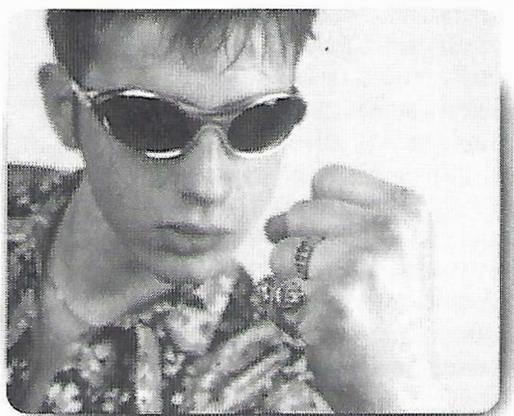
Les parents ne veulent pas intervenir comme autrefois de peur d'être accusés d'abus d'autorité. Les enseignants ne veulent plus intervenir de peur d'être jugés et traînés devant la justice. Alors s'ils n'ajustent pas certains comportements déviants mais bénins, ils risquent d'instaurer dans le système biologique du jeune un mécanisme bien connu, à savoir le recours au geste satisfaisant, comme déranger les autres pour obtenir une satisfaction. Toute

satisfaction produisant, à la longue, des effets semblables à la dépendance à une drogue, le jeune, habitué à ce mécanisme de plaisir, aura de la difficulté à éliminer ces gestes. Il faudra le sevrer. Cela exigera beaucoup de temps et ce n'est pas grâce à la compréhension ou à une certaine tolérance de la part de quelques travailleurs sociaux que le problème se réglera. Même un tribunal de la jeunesse n'y parviendra pas. Les trois ans pendant lesquels le jeune sera enfermé dans un centre sont les trois années minimum nécessaires pour arriver à le sevrer du plaisir de la satisfaction. Il y a tout un travail de renforcement de l'identité à entreprendre: les problèmes de certains jeunes en attestent.

On ne peut discuter de la jeunesse sans tenir compte du processus qui amène le jeune à poser tel ou tel geste. De récentes statistiques sur le suicide démontrent que les garçons se tuent plus que les filles, mais que celles-ci sont plus déprimées. Le garçon d'aujourd'hui est mal vu, mal jugé et, dans certains cas, il se sent même castré parce qu'il ne peut plus exprimer sa masculinité ni sa volonté de puissance. On lui a appris à ne pas agir comme ses parents qu'on a souvent présentés de façon négative.

Depuis les années 1975, les médias écrits et électroniques présentent souvent les hommes comme des assassins, des violeurs, des maniaques, des agresseurs, bref, tout sauf des êtres humains. S'est-on demandé quelle influence de tels messages pouvaient avoir sur les garçons? Ceux-ci n'arrivent plus à voir qu'ils ont un avenir où leur identité puisse s'exprimer, où ils se sentent valorisés et où ils ont leur place. Près de 80% d'entre eux s'affirmeront peut-être par la violence ou résisteront à la pression. Mais les autres auront beaucoup de difficulté à faire

face à cette pression négative exercée continuellement sur eux. Cela en amènera quelques-uns à ne plus croire pouvoir vivre dans ce monde. Ils pourront donc poser des gestes les conduisant à s'enlever la vie. Mais il n'y a pas que le suicide. Pensons au nombre d'accidents et au taux élevé de drogués et de personnes qui se fichent complètement de l'avenir. Tout ce qui les intéresse, c'est de boire, de s'amuser, de rigoler, de rechercher des sensations fortes même si cela doit conduire à la mort. Le film «Crash» de David Cronenberg en est une illustration tragique. Voilà l'une des avenues où nous a menés la correction d'un tort par un autre sans vraiment solutionner le problème réel de la cohabitation entre les hommes et les femmes.



Qu'est-ce qu'on a fait pour la femme? On a éveillé en elle toutes les haines possibles envers l'homme injuste qui lui a fait subir tellement de choses qu'elle est devenue totalement impuissante. Conséquence: elle n'a plus envie de lui, ne désire plus vivre avec lui, elle en a peur et s'en méfie. Donc, elle ne s'engage plus. Dans mon travail professionnel, j'ai constaté que chaque fois qu'un lien fort unit un homme et une femme, ils refusent de se marier par peur que ça tourne mal. On assiste de plus en plus à des unions libres. La pratique juridique s'est même adaptée et reconnaît le mariage

de fait. Mais s'il y a eu adaptation juridique, y a-t-il eu adaptation réelle de la confiance de l'un envers l'autre? Lorsqu'une jeunesse grandit dans un environnement où personne ne veut s'engager plus de quelques mois ou quelques années par peur de l'échec, elle vit l'instabilité et l'insécurité. Cela provoque en elle un stress continu qui consume les énergies et entraîne une faiblesse dans les systèmes psychologique et physiologique. Force est alors de constater aujourd'hui que nous vivons dans une société affaiblie.

**Ni l'agressivité
ni la révolte
ne mènent
un être
à l'équilibre.**



Une étude récente révèle que les enseignantes ont une sympathie presque spontanée pour la fille et qu'elles sont plus tolérantes à son endroit. Le jeune garçon, que l'on a pourtant voulu et aimé, se sent non accepté à l'école et attaqué dans la société. De plus, certaines mères subissent l'influence de leurs frustrations ou de leur mémoire historique liée à ce qu'on leur a enseigné contre l'autre sexe. Alors, à chaque fois que leur fils veut s'affirmer et prendre sa place, elles le découragent, allant jusqu'à lui dire: «Ne fais pas de toi un macho comme ton père parce que tu n'auras aucune chance de vivre avec nous.» Ou encore: «Regarde ton père, comme il est gentil». En effet, ces pères gentils sont souvent dénommés «hommes roses». Mais ce n'est pas nécessairement ce qu'ils veulent: ils ne sont «roses» que pour l'image. Ce n'est pas qu'ils n'ont plus d'identité: ils jouent

les «hommes roses» parce qu'ils en retirent une consolation et une satisfaction de considération.

Des recherches scientifiques ont démontré que toute personne qui reçoit des gratifications fait augmenter dans son système une matière chimique appelée la dopamine, de la famille de la cocaïne. Ces hommes choisissent donc d'être «roses» parce qu'ils y gagnent. Ils sont sous l'influence de cette matière chimique qui les neutralise afin d'obtenir davantage de satisfactions. Mais qu'advient-il des effets de l'endorphine? Que fait-on de leur identité, de leur droit de s'exprimer? Neutraliser ses émotions sans arrêt finit par créer un burnout sentimental. Serait-ce une explication au fait qu'aujourd'hui beaucoup d'hommes vivent des problèmes d'ordre sexuel avec leur femme ou préfèrent se tourner vers l'homosexualité parce qu'il y a moins d'effort à fournir sur ce plan?

Le jeune garçon observe cet «homme rose»; il se voit aussi souvent accusé par sa mère qui lui refuse le droit de s'affirmer vis-à-vis de sa soeur ou d'une fille qui le harcèle ou l'humilie. Plutôt que de lui dire de ne pas être un macho, il faut, selon moi, l'aider à retrouver un équilibre dans son émotionnel pour que l'agression qui est en lui, liée à la frustration, soit corrigée. Il ne faut surtout pas détruire son identité d'homme, l'identité masculine qui est en lui. Sinon, quel avenir aura-t-il s'il devient castré? Où ira-t-il, s'il n'adopte pas une orientation homosexuelle ou «d'homme rose», ou s'il n'a pas une certaine capacité d'adaptation? Le seul chemin qui lui restera sera celui des sports violents, dangereux, sans penser à sa vie ou à celle des autres. Sinon il pourra toujours se faire sauter la cervelle.

Il y a quelques décennies, on parlait de l'injustice faite aux

femmes. Depuis, hommes et femmes ont travaillé, main dans la main, pour la dénoncer. Mais nous avons commis une grave erreur qui se répète sans cesse. Au lieu de rechercher la justice, nous nous faisons justice, c'est-à-dire que nous justifions à nos propres yeux la recherche de satisfaction de vengeance et de rancune. Nous confondons justification et justice. Nous ne travaillons pas à faire de nous-mêmes des êtres nobles. Nous ne travaillons pas à aider l'autre à comprendre ce que nous ressentons pour arriver à vivre ensemble. Nous préférons régler des comptes. Nous avons des lois pour neutraliser l'agresseur, mais elles finissent par faire de lui un criminel. Les études le prouvent: neutraliser quelqu'un en le mettant en prison parce qu'il a posé un geste violent, il finira par devenir un criminel parce que le milieu dans lequel il est incarcéré l'encourage dans sa criminalité à la place de le corriger. La même situation se retrouve chez les alcooliques, où le taux de réussite est limité; ainsi que chez les mésadaptés et les délinquants, sauf si on leur donne la chance de jouer les héros. Mais où allons-nous ainsi? Nous devons assumer une grande responsabilité pour arriver non seulement à nous équilibrer, mais surtout à prendre conscience que nous allumons des feux sans arrêt, croyant régler le problème entre les hommes et les femmes et pensant ainsi que nous nous faisons justice.

La revue L'Actualité de février 1992 souligne le courant de pensée actuelle à l'avantage des filles.² Elles ont raison d'être optimistes, car l'avenir leur appartient. Elles sont appréciées, sinon préférées, sauf celles qui sont génétiquement affaiblies, qui ont des problèmes psychologiques ou qui n'ont pas la force de suivre. La majorité occupent aujourd'hui une situation privilégiée. Mais cette situation

représente-t-elle l'aboutissement du bonheur espéré? J'en doute. C'est, tout au plus, la satisfaction de vengeance d'un historique frustrant qui donne à la femme la possibilité de dire à l'homme: «Je prends la place.» Tôt ou tard, ce concept se retournera contre elle et détruira la relation entre eux. Pendant ce temps, plusieurs garçons se suicident. Ce sont eux qui passent à l'acte. Ce sont eux qui sont les plus violents. Bien que la violence existe chez les filles, elle l'est à moindre degré.

Récemment deux garçons ont tué une jeune cubaine. Ils étaient simplement frustrés parce qu'elle n'avait pas voulu les approcher et les aimer. On a mis cela sur le compte du racisme. Je parlerais plutôt de l'incapacité du jeune à résister à l'humiliation et à la pression. Si dans le passé, la femme a trouvé dans l'amour de ses enfants et dans les larmes une compensation pour admettre et accepter les injustices, quel échappatoire ont les hommes d'aujourd'hui? L'alcool, la drogue, la violence et le suicide. S'ils ont des enfants et qu'ils veulent prendre une place auprès d'eux, ces pères sont souvent accusés par la mère, par la fille ou par la société. Ils n'osent même pas s'approcher de leur fille de peur d'être accusés d'inceste. Mais si la fille ne peut plus recevoir de son père ou de son frère un amour propre, une affectivité saine sans trace de sexualité, comment réagira-t-elle face à la sentimentalité? Elle va sûrement la rêver ou l'idéaliser. Et chaque fois qu'elle vivra une relation sentimentale, elle la partagera avec son corps, pensant que c'est cela l'amour.

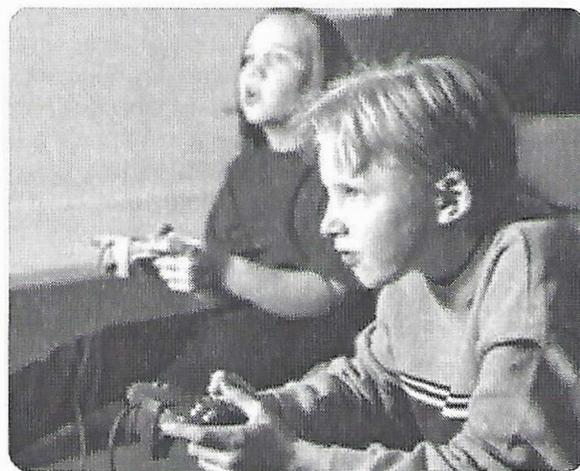
En continuant à mettre tout sur le sexe, on ne parle plus de sacré relationnel, de sacré dans la famille, ni de sacré dans les relations interpersonnelles. Tout est mis sur l'inceste, la pédophilie, etc. Il est vrai que ces problèmes

existent, mais ils sont présents dans environ 5% de la population. Ce sont des exceptions. Que fait-on des 95% de gens normaux? On est en train de détruire la majorité qui, pour ne pas être accusée à son tour, s'empêche de vivre. Empêcher un être humain de vivre a des conséquences dans les relations interpersonnelles: autrefois, dans le couple, la femme n'avait pas d'orgasme à cause des contraintes et des obligations qu'elle vivait. Quels seront les effets des contraintes actuelles qui pèsent sur la majorité?

Toffler brosse un tableau plutôt sombre de l'avenir:

« ...les hommes seront réduits à l'état de consommateurs stupides, submergés de biens standardisés, élevés dans des écoles standardisées, soumis au régime d'une culture de masse standardisée, contraints d'adopter des styles de vie stéréotypés.»³

Parler de la sorte nous met devant l'évidence que nous avons raté notre coup en voulant accuser nos propres parents, les grands-parents de nos enfants, de mauvais éducateurs et de mauvais pères et mères.



Qu'avons-nous fait à notre tour? Nous avons développé la permissivité. Nous sommes devenus des parents permissifs, frustrés, parfois même écoeurés. Certains parents souhaitent même se débarrasser de leurs enfants. Ces parents ne sont pas nombreux, mais les violeurs et les assassins ne le sont pas non plus. Alors pourquoi dénoncer dans un cas et accepter sans broncher dans l'autre?

Ces éléments engendrent des problèmes sociaux graves. Dans le langage populaire, on dit de certaines personnes qu'elles «capotent». La science, elle, les traite de déséquilibrées. Mais ces êtres humains ne sont ni déséquilibrés ni capotés, ce sont des êtres à qui on n'a pas donné la chance de développer une force identitaire qui leur aurait permis de résister à la pression. Avec l'aide de palliatifs que leur offre la société, plusieurs parviennent à résister un certain temps. D'autres vivent le burnout à 35, 40 ans sans se suicider comme les 14, 15 ans. D'autres dépriment vers 55 ans, d'après leur degré de résistance et les palliatifs à leur portée. On a tous connu, ou presque, des gens qui ont vécu pendant 30 ans une vie professionnelle exceptionnelle, puis un beau jour, tout a lâché. Cela a cassé parce qu'ils n'ont jamais pris en considération leur personne. Ils n'ont fonctionné qu'à travers le message reçu de l'extérieur. Continuellement stimulés par la considération, par l'appréciation et par la réussite sociale, ils sont devenus, comme le dit Toffler, des consommateurs non pas uniquement de biens matériels, mais des consommateurs stupides de la considération. Et lorsqu'on consomme quelque chose parce qu'on en a besoin et qu'on n'essaie pas d'équilibrer ses besoins ou de s'en libérer, on devient non seulement stupide mais esclave.

Malgré ce constat, je crois que nous pouvons transformer le cours des choses. Prenons comme point de départ l'optimisme des jeunes filles face à leur avenir et travaillons avec elles pour changer leur façon de voir les garçons. Exigeons des mères et des enseignantes de cesser de mépriser les garçons et de flatter les filles. On a autrefois flatté ainsi les garçons. Qu'est-il advenu? Ils en sont venus à croire qu'ils étaient les maîtres et ont causé du tort aux femmes. Si nous agissons de la même façon avec les filles, elles vont croire qu'elles sont les princesses et feront du tort aux hommes, et en premier lieu à elles-mêmes.

**Les éducateurs
doivent apprendre
à stimuler chez
les jeunes le
courage pour
qu'ils arrivent à
surmonter la peur
de l'insécurité.**



Éduquer quelqu'un ou lui donner la possibilité de se libérer d'un conditionnement, d'une illusion ou d'une croyance prend de 3 à 25 ans. Pendant des siècles, on a éduqué l'homme à croire qu'il était responsable de la femme et même son maître. Même si les religions ont souvent parlé de l'importance de la femme dans la vie familiale et sociale et que le féminisme lutte depuis 1920, cela prendra du temps avant que l'homme arrive à se voir égal à la femme, à vivre avec elle sans garder en lui ce sentiment de supériorité. C'est un travail de libération qui exige à la fois une connaissance intellectuelle et un équilibre émotionnel et qui ne peut se faire du

jour au lendemain. Voter des lois pour protéger un groupe contre l'agression d'un autre ne peut arrêter ce qui est à l'origine de l'hostilité. Aucune loi ne peut équilibrer un être humain, elle peut simplement le rendre craintif ou le punir. L'être humain ne peut espérer atteindre un certain équilibre que s'il arrive à comprendre l'intérêt de son geste et son importance pour lui-même, pour l'autre, pour son environnement et pour son avenir. Le rôle de l'adulte n'est pas d'être désespéré, ni d'être en réaction, ni de chercher à accuser les autres de ce qui arrive aujourd'hui.

Le tableau que je vous ai brossé comporte des éléments pouvant expliquer pourquoi nous en sommes là, mais je n'ai pas l'intention de faire porter des blâmes à l'un ou à l'autre. Mes responsabilités, en tant que président de la Fédération internationale pour l'éducation des parents, psychosociologue et expert dans le domaine de l'intelligence émotionnelle, m'obligent à vous dire qu'il ne suffit pas de constater l'état de crise actuel. Nous sommes arrivés à une croisée de chemins qui nous force à voir que nous avons abusé d'un droit accordé à un groupe au détriment de l'autre en voulant corriger l'erreur de l'homme vis-à-vis de la femme. Le danger est de croire que le garçon qu'on est en train d'attaquer, l'homme de demain, ne subira aucun préjudice. Au contraire, ces attaques lui causeront des problèmes personnels. Elles créeront en lui un état de révolte. On ne peut se permettre d'utiliser continuellement le harcèlement ou l'humiliation sous prétexte de corriger le tort fait à un autre. Ces attaques laissent des traces dans l'émotionnel.

L'être humain possède trois mécanismes interactifs: le biologique, l'émotionnel et l'intellectuel. À quel mécanisme l'éducation s'adresse-t-elle? Les lois sont rationnelles; l'enseignement est

intellectuel; les relations interpersonnelles le sont aussi parce qu'on discute beaucoup sans mentionner les émotions, sans travailler avec elles et surtout sans les connaître véritablement. Quant au biologique, on s'en occupe peu. L'environnement est souvent hostile, l'air est pollué, la nourriture n'est pas toujours saine, on craint la vache folle ou la fièvre aphteuse. On ne sait plus quoi faire dans la vie. Ce qui semble important quand on veut bâtir l'avenir d'une société, c'est de répondre à ces deux questions : qu'est-ce qu'on veut pour demain et que veut-on laisser à nos héritiers?

Les ancêtres du Québec et d'ailleurs vivaient la survie. Ils se sont posé la question de la sécurité sociale. Ils ont cherché les moyens de sécuriser leur progéniture sur les plans économique, social et affectif. Le mode de vie actuel diffère complètement du leur. Nous, nous devons résoudre un problème de sécurité pour se protéger de jeunes qu'on dit violents ou agressifs. Mais ces jeunes, d'où viennent-ils? Pour les éduquer, il n'y a pas que les parents, il y a aussi la télévision et les technologies de l'information. Les parents sont plutôt neutralisés par de multiples lois qui les empêchent d'intervenir. C'est pourquoi il est important que chaque adulte responsable, qu'il soit père, mère, éducateur ou même célibataire, s'interroge sur l'avenir, sur ce qu'il veut vivre aujourd'hui avec les jeunes et ce qu'il veut bâtir avec eux pour demain. Il s'agit de la continuité de l'humanité, de la continuité du sens même de la responsabilité vis-à-vis de l'humain. Nous ne sommes plus à l'étape de la seule réflexion. Combien de psychologues essaient de corriger un tort par un autre en favorisant la révolte pour accuser, agresser parfois ceux qui ont causé le tort. Mais jamais un tort n'a pu en effacer un autre. Ni l'agres-

sivité ni la révolte ne mènent un être à l'équilibre. Ce n'est pas en emprisonnant les jeunes dans un carcan de lois ou de contraintes administratives qu'on équilibrera leur insécurité ou leur soif anarchique de liberté.

Nous ne sommes plus au stade de la politique sociale, mais bien à celui de la politique familiale. La dynamique familiale en est une d'affection et d'amour, d'unité et de solidarité, de confiance et d'union pour bâtir un avenir pour l'humanité. Nous sommes loin de la politique. Là, on peut raconter n'importe quoi, se permettre de mentir pour se faire élire et ensuite renier ses paroles ou ses promesses. Un enfant qui découvre que son père, ou sa mère, ou la société lui a menti ou qui est face à des adultes malhonnêtes, profiteurs ou intolérants, perd la confiance. Et lorsqu'il perd confiance, s'il n'a pas près de lui quelqu'un qui l'aide à se protéger, à retrouver un certain équilibre ou un certain modèle, il va angoisser et exprimera son angoisse de multiples façons.

C'est pourquoi l'éducation doit passer de la théorie au renforcement identitaire. Comme le dit Dubos :

«Les facteurs de changements comme les situations concurrentielles ou l'environnement surpeuplé modifient très profondément la sécrétion des hormones. C'est facile de le constater dans le sang ou l'urine. Un simple contact avec cette situation humaine complexe entraîne presque automatiquement la stimulation de presque tout le système endocrinien. Il est indubitable, ajoutez-il, que l'on peut dépasser les limites dans lesquelles le

système endocrinien tolère la stimulation et que cela a des conséquences physiologiques qui persistent durant toute la vie de l'organisme.»⁴

Les changements que nous vivons, les stimulations multiples auxquelles nos jeunes sont confrontés en font des êtres affaiblis, incapables de résister. Aujourd'hui, chercheurs et éducateurs doivent apprendre à stimuler chez les jeunes non seulement la motivation, mais aussi le courage pour qu'ils arrivent à surmonter la peur de l'insécurité. Il ne s'agit pas ici d'insécurité affective ou relationnelle car ils ont reçu beaucoup de sécurité sur ce plan, ils ont été choyés et agissent un peu en «rois». Il est plutôt question de l'insécurité d'être avec soi-même, de se voir comme personne faible, incapable de résister ou incapable de faire face aux complications de la vie quotidienne.

Nous devons apprendre à nos jeunes à renforcer leur identité, non pas le sens de la confiance, mais plutôt le sens de la connaissance de ce que l'émotion fait vibrer en eux. Ainsi ils pourront décoder cette émotion et saisir ce qu'ils sont et ce qu'ils vivent pour éventuellement se libérer de la peur de l'action et foncer vers l'avenir avec une volonté d'agir. ■

Références

- (1) Goleman, D., *L'intelligence émotionnelle*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997.
- (2) *L'Actualité*, *Pitié pour les garçons. Une génération castrée?*, février 1992.
- (3) Toffler, A., *Le choc du futur*, Éditions Denoël, Paris, 1970.
- (4) Dubos, R., dans Toffler, A., *Le choc du futur*, Éditions Denoël, Paris, 1970.